

ra à propos. Alors, elle marcha sur la pointe des pieds, comme les enfants qui jouent à cache-cache et de l'air d'une personne qui en poursuit une autre. Elle regarda autour d'elle et ne vit pas celui qu'elle cherchait. Son désappointement s'exprima par une petite bouderie toute charmante. Puis soudain une gaieté naïve reparut sur son front, et on eût pu lire sur ses lèvres indiscrètes ces deux mots échappés de son cœur : Le voici ! Effectivement, la voix de George avait retenti dans la cour. La jeune fille s'élança de ce côté et fut bientôt auprès de son fiancé.

— Eh ! que fais-tu là, George ? Pourquoi m'avoir oubliée si longtemps ? Méchant, tu ne veux donc plus danser avec moi ?

Pour la première fois, George se sentit mal à l'aise devant Annah.

— Tu le vois, ma bonne Annah, dit-il d'un ton qui déguisait mal son embarras, mon père a besoin de moi, il faut que j'aille au château.

— Au château ? mais il n'y a personne... quelle nécessité ?

— Il n'y a personne au château, c'est vrai, reprit George ; mais dans une heure il sera habité par Sir Lindsay et sa fille. Ce sont ces deux étrangers que tu as dû voir à table. Je les conduis et je reviens.

Il finissait de parler, lorsque Lucy, qui avait réveillé son père, arriva près du chariot. Tous deux y montèrent avec empressement, en disant adieu à Burk-Staane. George occupa le siège de devant, et Tom-Trick, tout joyeux de cette promenade imprévue, secoua la tête, frappa la terre de son sabot impatient, et, au premier avertissement du fouet de George, abattit sa croupe par une dépression élégante, et partit comme un trait.

George absent, Annah restait seule, toute seule. Car sa beauté et sa supériorité d'esprit lui avaient suscité à Stone-Byres plus de sourdes jalousies que d'amitiés franches, et, depuis trois ans qu'elle était orpheline, elle vivait dans une entière retraite avec un vieillard respectable nommé John Care, qui avait reçu de sa mère mourante la sainte mission de veiller sur elle, mission dont il s'acquittait avec la tendresse et la vigilance d'un père. Mais ce n'était pas à lui qu'elle eût voulu confier ces petits chagrins de jeune fille dont l'aveu est parfois si difficile. Annah se contenta donc de maudire tout bas la fatalité qui la séparait de George, à l'heure même où elle avait tant compté sur lui pour soutenir, dans son innocent orgueil de fiancée, sa rivalité avec les autres fiancées du village. Elle avait si bien savouré d'avance le plaisir de se pavaner au milieu de ses compagnes, avec son jupon court, sa croix d'or et ses nattes blondes qui caressaient ses blanches épaules ; elle avait tant travaillé à se faire jolie, non pour elle, non pour tous ceux qui allaient la regarder, mais pour rendre George fier et heureux, — qu'un découragement cruel glaça son cœur quand cet espoir fut déçu, quand tout ce rêve s'évanouit. Encore, si elle avait pu le suivre !

Non ! Il lui fallait retourner au bal triste et seule, sans désir et sans but, et, pour jeter une dernière goutte dans cette coupe d'amertume déjà si remplie, il lui fallait mêler son chagrin à toute cette joie, confondre ses larmes avec ses sourires, et avoir devant ses yeux, durant la soirée entière, tout le bonheur insultant des autres. Et puis, un paysan curieux et bavard n'alla-t-il pas semer le bruit qu'au moment où George partait, Annah s'était mise à pleurer ? La nouvelle eut un succès immense. En moins d'un

quart d'heure, elle fut dans toutes les bouches, et quand Annah revint au bal, chacun put s'assurer, d'un coup d'œil charitable, qu'elle avait les yeux rouges et les traits renversés. Les plus méchants la plainirent tout haut, et lui demandèrent, avec un hypocrite empressement, la cause de son chagrin. Les autres ne s'en occupèrent pas. Du reste, on regarda généralement l'abandon de George comme le signal d'une rupture, et cet événement, augmenté de tous les commentaires auxquels il devait nécessairement donner lieu, prêta un intérêt piquant à cette pauvre fête de Stone-Byres qui, sans cela, eût été assurément la plus monotone et la plus ennuyeuse du monde.

Cependant, comme les danses allaient cesser, George reparut, Annah s'élança vers lui, et la promenade qu'ils firent tous deux en causant et en se tenant par le bras, détruisit jusqu'à un certain point l'impression défavorable qu'avait produite l'absence de George. Annah ne songea d'abord qu'à donner un libre cours à sa joie, et à puiser dans cette minute tant désirée l'oubli de plusieurs heures de souffrance ; mais bientôt elle s'aperçut que George était froid et rêveur, et qu'il répondait à peine à ses questions. Peu à peu, elle parla moins... puis elle ne parla plus du tout. Alors ce fut George qui renoua l'entretien, mais d'une façon si pénible et si froide qu'elle comprit confusément qu'il ne lui parlait ainsi que par contenance et pour ne pas l'attrister. Un amer sanglot qui gonflait son cœur déborda dans ses paupières ; elle pleura. Qui le croirait ? George ne vit rien ; George n'entendit rien. George n'était plus lui-même. Il eût fallu pour deviner les tortures d'Annah l'intelligence sympathique qui vient de l'âme, et l'âme de George n'était plus en lui ; elle était perdue dans un rêve impossible ; elle s'en allait au hasard, ne sachant trop ce qu'elle cherchait, s'égarant en mille espérances confuses... et Annah voyait bien qu'il en était ainsi. Elle ne sentait plus l'étreinte si douce du bras de son fiancé. Alors elle se laissa prendre à une frayeur superstitieuse, et pensa que peut-être elle s'était trompée et que ce n'était pas lui. Elle le regarda à la dérobée. Hélas ! pauvre Annah ! c'était bien George, — mais George infidèle, George, moins son amour et son cœur.

Puis vint l'adieu, puis la séparation. Déjà ces deux âmes ne vivaient plus de la même vie. L'une se brisait, l'autre croyait renaitre. La malheureuse enfant, dévorée des premières atteintes de la jalousie, ne put même se soulager par l'oubli qu'apporte le sommeil. Trop de larmes empêchèrent les yeux de se fermer.

La nuit se passa, rapide pour lui, lente pour elle. Elle ignorait encore quel malheur elle devait redouter, mais elle comprenait qu'il y en avait un, prêt à la frapper dans ce qu'elle avait de plus précieux, l'illusion de son amour. George, au contraire, retrouva en fête son fantôme bien-aimé, et lorsqu'en s'éveillant, il voulut expliquer ses souvenirs, il se rappela qu'il avait rêvé de Lucy.

Au matin, le soleil transforma les pics grisâtres des montagnes en rouges créneaux de feu. Tout annonçait une journée plus belle encore que la précédente.

— Si nous allions visiter nos nouveaux voisins ? dit Burk à son fils en se levant. Le temps est superbe. Nous irons à pied et nous laisserons reposer Tom-Trick jusqu'à demain.

George aurait voulu que Burk ne mit jamais les pieds au château de Loch-Tall, mais la crainte de lui inspirer des soupçons et

peut-être aussi le désir qu'il avait lui-même d'y retourner, triomphèrent aisément de ses scrupules.

— Volontiers, répondit-il... Miss Lindsay compte d'ailleurs sur nous pour lui sauver les embarras d'une première installation.

— Raison de plus, dit Burk, pour n'y pas manquer.

Ils se mirent en route. A cent pas du village, ils aperçurent une jeune fille assise sur un tertre dont la verdure, obscurcie par les ombres d'un bois de frênes, allait se perdre tout au bas, dans les flots bouillonnants de la Clyde, Burk lui cria de loin :

— Bonjour, Annah !

George rougit de je ne sais quel sentiment de honte, et n'eût pas le courage de l'aborder : d'un geste spontané, tous deux détournèrent la tête en se saluant de la main.

Quand ils revinrent, quatre heures après, Annah était encore là, assise au même endroit, immobile, rêveuse, l'œil fixe. Elle avait passé tout ce temps à suivre de la pensée et du regard le torrent qui roulait à ses pieds.

MOLÉ-GENTILHOMME.

(A continuer.)

## Les Beotlons de Paris.

### ESQUISSE MORALE.

On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes : — Gens qui pensent ; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Bétique.

Cette double nature se retrouve en tous lieux ; mais on conviendra que l'esprit hottentot doit différer, quant à la forme, de notre esprit européen ; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans doute, a ses niais et ses beaux esprits ; mais Paris a les siens : collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corps social ; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir les éléments, rejaille à celle-ci, remoulée, transfigurée, comme un métal sort du creuset, statue, colonne, candélabre, de lingot qu'il était.

Et, d'autre part, il est concevable que l'ontasement de si nombreuses inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois, à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent. Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant*, dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, comme on les pousse. Ont-ils quelque fortune : voyez comme elle fonde ! Le matin, par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontreront la veille ; le soir, ils solderont la carte du dîner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms*, ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot, ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si, au milieu de la rue, il vous arrive, en gesticulant, de leur donner du poing dans le visage ; que si, dans quelque foule, vous leur fourez le coude bien avant dans les côtes, ou que, dans un salon, vous posez lourdement votre pied sur le leur ; oh ! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras ! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets, et vous demanderont un million de pardons. *O altitudo !*